

# Umschulung : témoignages d'instituteurs alsaciens déplacés en pays de Bade (1940-1945)

Daniel Morgen  
IUFM d'Alsace



**Résumé :** *à partir de deux récits personnels, complétés par quelques autres entretiens menés avec des témoins de la « Umschulung » (1940-1945), reconversion professionnelle forcée, l'auteur tente de reconstituer cette expérience vécue par des enseignants et non enseignants alsaciens. Au cœur de la contribution, deux récits autobiographiques d'institutrices retraitées ont été élaborés sur la base de la transcription des entretiens avec l'une et l'autre. Dans une première partie, l'auteur se réfère aux ressources, aux limites et aux conditions de l'enquête orale – aussi appelée histoire orale –, dans une seconde partie, il porte son effort principal sur l'analyse des vécus et du ressenti des témoins. Outre la reconstitution d'expériences mal connues de l'histoire alsacienne, l'article tente de dégager les conséquences qu'elles ont eues sur la vie personnelle et professionnelle ultérieure des personnes et sur le devenir de leur région.*

**Mots-clés :** *Umschulung et reconversion obligatoire, enquête orale, vécus alsaciens, deuxième guerre mondiale, enseignement 1940 – 1945*

**Abstract :** *Starting from two personal accounts supplemented by a few other interviews with live witnesses to the „Umschulung“, (1940-1945), compulsory reorientation, the author tries to reconstruct this experience lived by Alsaticans, mainly teachers but not only. At the heart of his investigation, two autobiographical narratives of retired teachers have been written up on the basis of their oral testimonies collected during interviews with each of them. In the first part the author refers to the resources, limits and conditions of oral investigation – also called oral history – then he goes deeper into the analysis of the witnesses' experiences and emotional response to the situation or feelings. In addition to reconstructing experiences which are not well-known in Alsatican history, the article attempts to bring out the impact they later had on people's personal and professional lives and on the evolution of their region.*

**Key words :** *Umschulung and compulsory re-orientation (job, ideology), job re-training, oral investigation, Alsatian experiences, Second World War, Teaching: 1940-1945*

La « Umschulung » – c'est-à-dire la *reconversion professionnelle et idéologique obligatoire* – est directement liée aux circonstances historiques et politiques des débuts de la deuxième guerre mondiale, avec l'invasion d'une bonne moitié de la France par la Wehrmacht et l'occupation de l'Alsace. Ces douloureux épisodes pour une grande partie de l'Europe, et pour la France et l'Alsace en particulier, se traduisent par des événements qui ont été relatés dans le détail dans le livre sur la « Umschulung », en préambule aux premières enquêtes menées dans les archives et auprès de témoins âgés. Mais l'objet de cette contribution n'est pas de rappeler des événements historiques présents à la mémoire des lecteurs cultivés et qui se traduisent en Alsace, par l'annexion de fait et la germanisation forcée, par l'endoctrinement de la population et le déplacement des actifs (*Reichsarbeitsdienst / Kriegshilfsdienst RAD / KHD* : par le travail obligatoire et enfin par l'incorporation de force dans l'armée allemande) (Bolatoglu, Morgen, Schlemminger 2008 : 21-41).<sup>1</sup>

De premières enquêtes menées par les auteurs de cet ouvrage ont été reprises dans l'ouvrage cité où elles ont constitué le fondement de leurs analyses. Puis, seul Alsacien natif de l'équipe, j'ai continué personnellement le travail de recherche et de mémoire auprès d'une trentaine de nouveaux témoins selon des modalités aussi proches que possible des méthodes de la sociologie historique et des conditions d'enquête (I). Les objectifs de ce travail sont bien entendu de compléter les informations recueillies sur les expériences vécues par nos prédécesseurs directs sous la contrainte, et d'en garder disponible la leçon vivante, évoquée ici par deux témoignages directs (II). Intéressants par leur qualité humaine, ces témoignages le seront encore plus si l'on cherche à dépasser l'anecdote par une analyse (III). Les composantes de celle-ci sont triples : qu'apportent-ils à la connaissance socio-historique (éléments socio-historiques) ? Que disent-ils du ressenti au regard de la langue, de la vie quotidienne et de la pression idéologique ? Quels sont leurs effets directs sur « la vie après » ? (IV).

## **I. Présentation de biographies alsaciennes**

### **Les méthodes ethnographiques**

L'enquête dont il est question ici a utilisé les méthodes de l'histoire orale pour constituer des « archives orales ». Certes, il n'y a pas d'histoire orale pure, parce que dans tous les cas, elle a besoin d'être étayée par le document écrit. Le terme

d'archives n'est pas satisfaisant non plus, parce que la part du témoin et celle de l'enquêteur sont toutes deux importantes (Joutard 1983). C'est pourquoi Joutard propose d'employer l'un ou l'autre terme, tout en étant conscient de ses limites.

L'enquête orale est présentée comme une pratique démocratique qui donne la parole à ceux qui ont vécu, subi l'événement. « L'enquête orale nous permet de pénétrer dans des sphères et des lieux sociaux inaccessibles à la seule information écrite et de donner la parole aux oubliés de l'histoire. Elle met à nu la logique en acte de certains comportements ». (Raphaël 1980 : 127). L'enquête orale restera toujours indispensable là où il n'existe pas d'autre document – par exemple en ce qui concerne le vécu quotidien pendant la deuxième guerre mondiale et particulièrement la *Umschulung*. Au moment de commencer notre recherche, le sujet n'avait été abordé qu'épisodiquement. Gérald Schlemminger a relevé dans les « *Karlsruher Pädagogische Beiträge* » de brefs échos dans une relation de Silberer (1988 : 70) qui aborde la question de façon lénifiante et convenue<sup>2</sup>, ainsi qu'un ou deux sujets de mémoire d'étudiants de deuxième cycle<sup>3</sup>. Du côté français, les seuls documents sont ceux de Marie-Joseph Bopp - dont le journal a été édité par deux historiens, Nicolas Stoskopf et Marie-Claire Vitoux (2004) - et ceux de Philipps dans un numéro spécial de la revue « *Saisons d'Alsace* » consacré à l'incorporation de force (1992), et dans l'un de ses ouvrages (Philipps 1993). Les autres sources éventuelles sont des publications à caractère autobiographique éditées par les auteurs (Bayer 1994), par leurs descendants directs (Wagner 2005) ou par une amicale des anciens (Waller 1996).

## Les obstacles

Certes, entreprendre une enquête orale ou recueillir un témoignage autobiographique ne va pas sans poser de problèmes, dont le principal est la relation duelle qui s'instaure entre le témoin et l'enquêteur. Le contenu du témoignage, son interprétation, varient selon l'enquêteur et selon l'attention, la lucidité et l'information de celui-ci. Souvent, une observation incidente n'apparaît qu'à la réécoute de l'enregistrement effectué et nécessite un deuxième entretien, ainsi que des recouplements avec d'autres entretiens ou lectures.

Une autre difficulté, bien plus sérieuse, doit être prise en considération : l'écart chez des témoins âgés entre les événements réels et le vécu, entre le vécu réel et le vécu rapporté. Cinquante ou soixante ans après, l'objectivité des témoins n'est jamais garantie. Il s'agit de discriminer la part d'interprétation personnelle et celle de modification inconsciente des faits. Le phénomène de l'oubli joue un rôle important et mérite qu'on y revienne plus loin. D'ailleurs, « *l'interview biographique est une relation sociale inespérée pour les vieilles personnes.* » (Peneff 1990 : 77). Des témoins, tous âgés de plus de 85 ans, peuvent avoir tendance à utiliser tous les artifices pour maintenir l'intérêt sur leur témoignage

et provoquer d'autres entretiens. Mais ce qu'ils disent témoigne des effets que les expériences vécues ont eus sur eux.

D'autres paramètres conditionnent le succès ou l'échec relatif de l'entreprise : obtenir des informations précises, fiables et documentées. Le mode de sélection des témoins interrogés en est un. La nature du questionnement aussi : « *En formulant votre question, vous précipitez forcément la pensée de celui que vous interrogez* » (Tillion 2000 : 55). La clarification entre ce qui relève de la mémoire et ce qui relève de l'histoire est constamment présente. La collecte de témoignages complète les données historiques, mais chaque témoignage est imprégné d'une vision personnelle dont il s'agit de tenir compte. Chaque témoignage est guidé par des motivations sociales et psychologiques, par le désir de reconnaissance et d'apaisement, ainsi que par un contexte familial où trois générations, sinon quatre, sont impliquées, la génération des ascendants directs (parents, grands-parents), celle des collatéraux (fratrie, époux) et celle des enfants et petits enfants. À l'enquêteur, la tâche de dissocier les éléments qui risquent de modifier l'interprétation générale ou de la faire dévier. Cela devient une gageure, quand les renseignements de départ sont relativement réduits. La prise de conscience de ces obstacles et des limites personnelles doit inciter à la prudence.

### **Conditions d'enquête**

« *C'est le changement d'attitude des historiens qui constitue la nouveauté. [...] Même s'ils en discutent, à juste titre, la portée et la valeur, les historiens, « nouveaux » ou pas, acceptent la valeur des sources orales.* » (Aron-Schnapper et Hanet 1980 : 184). Ainsi, l'histoire orale a eu tendance à s'imposer comme une source d'information spécifique, qui exige cependant l'application d'une méthodologie rigoureuse : les témoignages doivent autant que possible être enregistrés, puis transcrits. Une transcription rigoureuse, si elle rend compte du déroulement de l'entretien et de l'implication conjointe de l'enquêteur et de l'informateur, ne remplacera jamais la bande son ou le fichier audio numérique. Le texte écrit transcrit n'est pas le texte oral avec ses silences, avec les gestes, les mimiques du locuteur. La miniaturisation des enregistreurs facilite les enregistrements : tous les problèmes techniques encore évoqués par Joutard (1983 : 213-216) ont disparu avec la numérisation des enregistrements.

D'autres éléments, d'autres facteurs entrent en ligne de compte et condamnent en quelque sorte le récit unique. En effet, le récit à caractère autobiographique demande à être analysé. Or une analyse réclame la confrontation avec d'autres récits, issus de témoins du même groupe, c'est-à-dire de personnes ayant un vécu commun (Peneff 1990 : 80). « *Il est nécessaire [dit Joutard] d'opérer une triple confrontation : confrontation avec la documentation écrite [historique], confrontation avec d'autres témoignages, confrontation avec les diverses phases du discours du témoin* ». Car « *sans sources écrites qui permettent de mesurer l'écart*

*entre le dit et le non-dit ou le dit différemment, pas de véritable histoire orale.* » (ibid. p. 220-221).

La diversité des témoins est un gage sinon de vérité, du moins d'objectivité. Le recours à l'entretien semi directif voire totalement libre s'imposait chez de vieilles personnes que l'on amène à revenir sur un sujet enfoui dans leur mémoire et sur lequel elles avaient rarement eu l'occasion de s'exprimer. De ce fait, elles ont souvent eu à se défaire d'une entrave psychologique. Chemin faisant, l'enquêteur a sollicité le retour sur des faits trop rapidement ou non évoqués et posé des questions sur des sujets délicats (l'appartenance aux mouvements nationaux-socialistes, par ex.) ou de recouper des informations recueillies avec d'autres.

En somme, l'utilisation d'enquêtes orales ou de récits autobiographiques exige une démarche rigoureuse pour éviter que l'enquêteur ou l'enquêté ne présentent finalement que leurs propres idées ou représentations. Pour toutes ces raisons, il est important de s'entourer de maximum de garanties : constituer un groupe de témoins représentatifs et lucides, procéder à des entretiens semi-directifs, voire non directifs, recouper les témoignages, les confronter aux sources écrites, afin de concilier histoire et mémoire. Il s'agit de croiser des témoignages pluriels entre eux, en se fondant soit sur une analyse de contenu, plutôt littéraire ou psychologique, soit sur une analyse socio-historique.

## II. Deux témoignages

Sur la trentaine de témoignages recueillis depuis bientôt quatre ans, j'en ai sélectionné deux pour les présenter ici. Dans l'impossibilité de citer tous les autres – même sous forme d'un résumé – j'y ferai référence dans la partie consacrée à l'analyse des témoignages.

### 2.1 Marguerite Forster-Gassmann

Née en 1920, Marguerite Forster est admise, en tant que pensionnaire et boursière, à l'École primaire supérieure (EPS) de Barr. Entre 1934 et 1936, elle y prépare le concours d'entrée à l'école normale catholique de Sélestat et le réussit. À la sortie de l'EN, l'Inspection académique du Bas-Rhin la nomme à Westhouse, en remplacement d'un instituteur mobilisé. À l'armistice de juin 40<sup>4</sup>, il n'y a plus de téléphone, les vélos sont les seuls moyens de transport. Le 21 juillet, tous les enseignants de l'arrondissement de Saverne sont convoqués au chef – lieu pour une conférence pédagogique où on leur communique consignes, documents sur la « *Sütterlinschrift* »<sup>5</sup> et papiers à remplir. L'enseignement reprend le 1<sup>er</sup> juillet, mais exclusivement en allemand.

En septembre, Marguerite Forster apprend qu'elle doit suivre le premier des stages de *Umschulung* organisés à l'intention des Alsaciens. Elle effectue ce stage du 1<sup>er</sup> octobre au 21 décembre 1940 à Mannheim.<sup>6</sup> Les Alsaciens sont

accueillis au *Rosengarten* et répartis en groupes de quarante personnes. Le stage qui se déroule à la « U-Schule »<sup>7</sup> comprend toutes les disciplines de l'école élémentaire : il s'agit de familiariser les Alsaciens avec le programme allemand, dans un contexte constamment idéologique. Au cours de son séjour à Mannheim, Marguerite Forster tient épisodiquement un journal, conserve des documents qui lui serviront à écrire son journal de guerre.<sup>8</sup> Elle est placée chez un couple affilié à la NSDAP<sup>9</sup>, dont les filles sont membres actives<sup>10</sup> du « *Bund deutscher Mädel (BDM)* ». Mais Marguerite Forster ne veut pas entrer dans le mouvement nazi; elle échappe à l'enrôlement direct en adhérant aux « *Winterhilfswerke / Secours d'hiver* » et en acceptant de faire des quêtes dont elle rend compte dans son carnet de comptes<sup>11</sup>. Elle profite de son séjour dans une ville riche en manifestations culturelles pour aller au concert et au théâtre. Elle participe aussi aux réunions paroissiales de lectures bibliques.

Comme beaucoup d'autres, Marguerite Forster est convoquée<sup>12</sup> pour un stage à orientation idéologique très nette – comme l'indique le titre du stage : « *Lehrgang für nationalsozialistisches Geschichtsdanken in der Gauschule Gaienhofen / Formation à la conception nationale-socialiste de l'histoire, à l'École du Parti de Gaienhofen* », près du lac de Constance. Les activités imposées aux participants sont le sport, les randonnées et bien entendu les conférences.

Après la *Umschulung*, Marguerite F. est affectée à des écoles de Mannheim : la Neckarschule, la U-Schule et l'école de Sandhofen. Elle y emprunte les transports dont l'U-Bahn, qui sert de refuge aux habitants désorientés lors des bombardements, dès décembre 1940.<sup>13</sup> Elle a conservé dans un carnet de comptes les relevés de ses dépenses. Elle relate les bombardements de plus en plus meurtriers dus aux bombes au phosphore (septembre 1943). Ses relations avec les enseignantes allemandes sont rares. Ses élèves sont captivés par l'accent alsacien et par l'autorité naturelle de la jeune maîtresse. Le laisser-aller qui règne dans l'école la choque : les enseignants passent du temps à bavarder en laissant les élèves seuls dans les classes. Le directeur, un vieil homme sans autorité (qui a peut-être repris du service pour compenser le départ des plus jeunes à la guerre ?), convoque la jeune institutrice dans son bureau pendant qu'il téléphone « peut-être pour se justifier ? ». À l'école de Sandhofen, le même désordre règne, mais les institutrices ne sont pas nationales socialistes.

Déplacée à Neibsheim (novembre 1943), Margarete Forster, comme la nomment les lettres de nomination, découvre dans cette commune une école à deux classes, où elle enseigne avec un enseignant déjà chevronné, Herr B., avec lequel elle a une certaine complicité. Elle apprendra plus tard que B. a été « *strafversetzt / déplacé d'office* », que sa nomination à Neibsheim a été une sanction. Après la guerre, elle apprend qu'il fait partie des commissions allemandes d'épuration. Pendant son séjour à Neibsheim, elle prend ses repas à la pension familiale. Le *Ortsgruppenleiter / commissaire politique local* lui reproche d'avoir parlé aux

prisonniers français qui dorment dans le sous-sol de l'école. Il l'oblige à encadrer une section de filles de la BDM dans la commune. Marguerite F. se souvient d'avoir conduit le groupe de filles à une manifestation du Mouvement. Elle l'a encadrée, dit-elle, en proposant des activités, non idéologiquement marquées, de bricolage, de contes, de chants populaires. Entre fin août et fin novembre 1944, elle est appelée à effectuer un service de travail (« *totaler Kriegseinsatz/engagement total dans l'effort de guerre* »), mais reprend la classe fin novembre. Jusqu'en avril 1945, elle est totalement coupée de l'Alsace. Début avril 1945, elle assiste à l'arrivée des troupes françaises qui agissent brutalement, terrorisent la population et commettent des exactions. Elle demande à rentrer en Alsace.

Le retour s'effectue dans des conditions rocambolesques dans un convoi de prisonniers et de prostituées. Au Centre de rapatriement installé à Strasbourg (Wacken), elle subit un contrôle sanitaire, on lui change ses *Reichsmarks* en francs et on lui remet des papiers. Sur la « carte de rapatriés »<sup>14</sup> établie à son intention, on mentionne cette transaction (2000 francs, pour avance sur *marks*) : elle reçoit aussi 1000 F. de prime. Elle dépose une déclaration de changement de résidence à la Mairie.

L'inspection académique l'affecte d'abord à Rohr, près de Hochfelden, d'avril à juillet 1945, puis à Lipsheim (1945-1946). Son futur mari a lui aussi suivi la *Umschulung* dans des conditions analogues avant d'être expulsé en juillet 1942 en raison des origines juives de sa mère. En octobre 1946, Marguerite F. est nommée à Lingolsheim (école catholique), qui deviendra ultérieurement *l'école des Vosges* et y effectue toute sa carrière, jusqu'à sa retraite, en 1977. Elle perd son mari en 2002.

*Entretiens des 11 et 23 juin 2009 à son domicile de Lingolsheim, complétés par les entretiens des 11 janvier et février 2010.*

## 2.2 Anne Neff-Peltier

Anne Neff est née en 1914. Après son certificat d'études à Thann, Anne Neff va à Mulhouse chez sa marraine qui l'héberge, et poursuit des études secondaires ; elle passe les épreuves du Brevet élémentaire (1931) et du Brevet supérieur (BS) en 1934.

Après le B.S., Anne Neff recherche un emploi. Le chômage sévit. Sa famille d'accueil l'incite à chercher un emploi dans l'éducation nationale. Après plusieurs demandes, Anne Neff trouve un emploi dans une institution religieuse de l'Aisne à la rentrée d'octobre 1935, y reste un an, mais ne s'y plaît pas. En octobre 1936, elle obtient un emploi de suppléante dans l'instruction publique. À la rentrée d'octobre 1937, elle est nommée à l'école de Blotzheim<sup>15</sup>, y passe les épreuves du C.A.P (28 avril 1938). L'année d'après, elle exerce à Chalampé<sup>16</sup> et enfin à Traubach-le-Bas<sup>17</sup> où la guerre la surprend. L'arrivée des troupes allemandes

en juin 1940 marque la fin de cette année scolaire. Anne Neff enseigne encore quelques jours en français, mais les responsables allemands locaux y mettent bon ordre. L'école est fermée.

Tout le corps enseignant du secteur est convoqué à Altkirch pour des réunions officielles de mise en condition et de formation à l'enseignement en allemand. C'est ce qu'elle appelle sa « première Umschulung ». Cette formation consiste surtout en un apprentissage intensif de la *Sütterlinschrift*, qui est encore et jusqu'en septembre 1941, l'écriture officielle de l'enseignement.

Pour Anne Neff, la Umschulung proprement dite se déroule à Baden-Baden dans les locaux de la « *Adolf-Hitler-Schule* » et dure 3 mois de septembre à décembre 1940. Anne Neff ne se souvient pas d'y avoir vu des élèves, mais les bâtiments étaient occupés par une *Volkschule* / *École primaire*.<sup>18</sup> Elle a conservé de ce stage deux gros cahiers noirs<sup>19</sup> dont un cahier de cours soigneusement tenu et un journal. Elle est appelée à suivre un stage avec hébergement sous tentes, dans une Gauschule entre le 1<sup>er</sup> et le 17 octobre 1941, à Gaienhofen. Gaienhofen est un des centres importants de cette École du Parti : le stage auquel elle participe concerne un groupe exclusivement féminin. Les deux domaines principaux d'activité sont la pratique intensive du sport et les conférences idéologiques.

Entre le 14 janvier 1941 et le 27 août 1944, elle est affectée à l'école de Waldulm, près de Kappelrodeck (Achern). Elle y remplace une institutrice affectée en Alsace. L'école fonctionne selon le principe de l'alternance : les élèves les plus âgés ont cours le matin, les plus jeunes l'après-midi. Anne Neff raconte l'arrivée à Waldulm, en plein mois de janvier. Le directeur lui trouve une chambre chez le curé. Anne Neff n'est jamais invitée à sa table et mange avec les servantes. Mais les rencontres régulières avec ses amies et collègues alsaciennes des environs lui remontent le moral. Elle se lie d'amitié avec la fille de la famille du directeur Traub et avec la famille elle-même qui lui témoigne sa confiance : pour en savoir plus sur la situation réelle en juin 1944, M. Traub écoute la radio de Londres en français et Anne Neff traduit les informations. Elle rentre rarement à Mulhouse, mais a conservé des autorisations de voyage.

À partir du 25 février 1944 et jusqu'à la fin des cours (28.08.1944), Anne Neff tient un « *Kriegstagebuch* » à l'intention de la 5. Klasse (5<sup>ème</sup> année) dans lequel elle note les rapports quotidiens officiels sur le déroulement de la guerre. Anne Neff précise qu'elle n'a cependant pas été sollicitée pour encadrer les mouvements de jeunes (*Bund deutscher Mädel*) ni pour adhérer à l'*Opferring*<sup>20</sup>. Sans doute, dit-elle, les pressions dépendaient-elles du maire ou du fanatisme de l'*Ortsgruppenleiter*. Elle se souvient seulement d'avoir été sollicitée pour des quêtes.

Elle raconte dans quelles circonstances elle est amenée, après la guerre, à témoigner en faveur de M. Traub<sup>21</sup>, qui ne l'a jamais obligée à assister à une



réunion obligatoire du Parti et a constamment excusé son absence à ce type de manifestations. Anne Neff conserve des liens d'amitiés avec M. Traub et ses enfants qui se sont traduits par des rencontres épisodiques.

En septembre 1944, les écoles sont fermées et les enseignants affectés à l'effort de guerre. Anne Neff obtient l'autorisation d'effectuer cet *Einsatz* chez un paysan de Traubach-le-Bas, mais l'Inspecteur Finkbeiner – détesté à Mulhouse, dit-elle, lui intime l'ordre par téléphone de rejoindre une entreprise à Sankt Georgen en Forêt-Noire. Elle essaie ensuite à plusieurs reprises de rentrer en Alsace, sans succès : l'Alsace a été libérée et la traversée du Rhin est devenue impossible. Elle reste à Sankt Georgen jusqu'en avril 1945, puis rentre en Alsace par Strasbourg dans un camion militaire français. Elle passe devant des commissions sanitaires et de démobilisation à Strasbourg et à Mulhouse.

« Ils m'ont volé ma jeunesse ». Elle estime avoir su résister à l'endoctrinement national-socialiste et l'attribue à la culture humaniste française dont elle a été imprégnée durant ses études secondaires. Elle note qu'après la guerre, on est passé dans sa famille, surtout les plus jeunes, du dialecte au français et y voit une conséquence des pressions nationales-socialistes.

Anne Neff est tout de suite affectée à l'un de ses postes d'avant-guerre, à Blotzheim, où elle participe avec sa classe à une fête patriotique, le 8 mai 1945 et à l'inauguration de ce qui deviendra, dit-elle, l'aéroport de Bâle – Mulhouse. Puis, le 1<sup>er</sup> octobre 1946, elle trouve un poste à Mulhouse à l'École Furstenberger. Elle est titularisée le 1.1. 1945 avec un report d'ancienneté de six ans et la validation des services auxiliaires<sup>22</sup> faits avant le C.A.P. Elle se marie avec Emile Peltier, habite et enseigne à Valdoie (Territoire de Belfort), avant de revenir à Mulhouse à la mort de son époux.

*Entretiens du 28 avril et du 5 mai 2009, à son domicile de Mulhouse.*

### III. Analyse des parcours et des modalités de la *Umschulung*

L'une et l'autre de ces deux institutrices sont à la retraite depuis une bonne trentaine d'années. Elles font toutes deux partie de cette première génération de la *Umschulung*, celle qui, comme Eugène Philipps (E.P.) était en fonction au moment de l'Armistice de juin 1940. L'appel que nous avons lancé en 2009, le 15 mars dans *l'Alsace*, un peu plus tard dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, a permis d'obtenir les coordonnées de plusieurs autres personnes de la même génération, dont François Battmann, d'Ingersheim<sup>23</sup> (né en 1923, F.B.), Lucie Berst, de Soultzeren, (née en 1922, L.B.), Gabrielle Bernhardt, de Strasbourg (née en 1916, G.B.), Léon Breitel de Wintzenheim (né en 1915, L.B.), Alfred Ham, de Gunsbach (né en 1913, A.H.), Alice Immele, de Colmar (née en 1919, A.I.), Yvette Bader (Y.B., née en 1928), Charlotte Meyer-Schutz (née en 1924, C.S.), Raymond Meyer, de Wintzenheim (né en 1921, R.M.), Christian Schmidt,

de Saint-Louis (né en 1920, C.S.), Jean S., de G. (né en 1920, J.S.), et Françoise Vetter, de Strasbourg (née en 1920, F.V.). La majorité de ces personnes, comme celles dont les entretiens ont été publiés dans notre livre de 2008, sont d'anciens enseignants, sauf François Battmann, retraité de la S.N.C.F et Christian Schmidt, pasteur. Plus généralement, il m'a été beaucoup plus facile de trouver des témoins dans le monde de l'éducation nationale. Deux explications peuvent être avancées : le terme « Umschulung » est construit sur la racine « Schule » et renvoie, dans l'esprit du public, à l'école, donc aux enseignants. Mais une explication majeure, mainte fois signalée dans les publications, est celle du degré d'instruction : les enseignants maîtrisent les codes de l'entretien et du récit de vie. C'est aussi le cas des témoins non enseignants, ancien cadre ou pasteur.

La suite de cette analyse va mettre l'accent sur des éléments bien distincts, ceux qui se dégagent d'une analyse du contenu, donc des éléments d'ordre plutôt psychologique, et ceux qui relèvent de l'analyse socio-historique. L'étude prend appui sur le contenu des entretiens, et donc de la mémoire. Les faits ainsi recueillis ont été confrontés entre eux ainsi qu'aux données historiques.

### **3.1 Le contexte**

Dès juillet 1940, l'administration allemande d'occupation en Alsace organise la *Umschulung*, c'est-à-dire des stages de formation et de reconversion pédagogique. En réalité, comme nous le verrons, l'aspect politique est étroitement lié au contenu strictement professionnel et prend largement le pas sur lui. « *L'accent portera ainsi beaucoup plus sur notre formation idéologique que sur notre formation pédagogique. Et les responsables du stage s'attacheront beaucoup plus à réorienter notre façon de penser qu'à nous reconverter sur le plan strictement professionnel.* » (Philipps 1993 : 54). Les historiens confirment les connotations politiques et idéologiques de la *Umschulung* : « *Dans les séances spécialisées, l'objectif premier consistait à acquérir l'art et la manière d'interpréter les choses avec le regard nazi.* » (Kettenacker 1978 : 78).

### **3.2 Les éléments socio-historiques**

#### **Le choc de la transition**

Au début de l'occupation allemande, la réaction générale des Alsaciens a été de temporiser, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte, mais un peu tard, qu'ils allaient vivre sous un régime dictatorial : « *D'ailleurs grand-père Mattern l'avait dit immédiatement quand les nazis ont défilé sous sa fenêtre à Heimsdorf. Il est resté un peu en retrait, a écarté légèrement le rideau et a prononcé sa sentence au bout de quelques secondes: - Sen d'namliga nem! Ce ne sont plus les mêmes!* » (Kretz 2009 : 54-55).

Après l'arrivée des troupes allemandes en Alsace, le 17 ou le 18 juin 1940, selon les secteurs, un flottement s'installe qui ne dure pas longtemps. « Déboussolés », sans repères (il n'y a plus de téléphone), les services administratifs français sont fermés – les enseignants tentent de continuer à travailler. À Traubach-le-Bas (Haut-Rhin), Anne Neff enseigne encore quelques jours en français, mais les responsables allemands locaux y mettent bon ordre : « *Un jour, j'avais écrit la date au tableau en français, un soldat me fait la réflexion : Sie müssen jetzt deutsch schreiben* ». L'école est fermée. L'enseignement reprend officiellement le 1er juillet (1940). « *La classe devait être faite en allemand, ce que nous avions du mal à accepter !* ». Le même inspecteur que celui qui avait fait passer à Marguerite Forster le Certificat d'aptitude pédagogique au début du mois de mai 40, fait le tour des écoles et morigène les enseignants : « *Ma collègue était dans le jardin à faire arracher les mauvaises herbes par ses élèves. Et moi, j'étais en train de chanter avec les miens « La Victoire en chantant » (sic)! On frappa à la porte, c'était l'Inspecteur. Il prit un air menaçant et me dit, dans un allemand impeccable, que ce temps était révolu, que je pouvais démissionner si je n'acceptais pas la situation nouvelle !* ».

Tout le corps enseignant du secteur est convoqué au chef-lieu de l'arrondissement pour des réunions officielles de mise en condition. L'accueil qui leur est réservé leur fait l'effet d'une douche froide. « *J'ai le souvenir précis, dit Anne Neff, d'un bonhomme en uniforme jaunâtre qui s'adressait à nous en ces termes : « Deutsche Männer, Deutsche Frauen ! » J'ai cru tomber dans les pommes ! Quelle délicatesse ! Quelle lourdeur grossière !* »

Le départ vers le lieu de convocation en Pays de Bade est resté dans les mémoires. Les Alsaciens partant croisent leurs collègues allemands dans les gares. Les uns comme les autres quittent leur pays sans enthousiasme. Anne Neff écrit : « *Ce matin de septembre 40 en gare de Mulhouse : des émotions, des larmes, des embrassades ! [...] À Baden-Baden, un tramway spécial devait nous emmener à la Adolf-Hitler Schule. La H.J. était mobilisée pour nous soulager de nos bagages. Mais la méfiance était partout présente en nous : Maria E. refuse de donner la sienne. [...] Une porte de la salle de cours s'ouvre : « Kommen Sie herein, es sind keine Gitter an den Fenstern / Entrez, il n'y a pas de barreaux aux fenêtres! »*

### La déclaration d'allégeance

Marguerite F. parle longuement du serment à Hitler. Alors qu'on le trouve chez les témoins et dans les livres sous la forme d'une traduction, Marguerite l'a copié et conservé en allemand. Voici des extraits de son récit : « *On nous a donné une feuille à signer, lors de la première conférence pédagogique à Saverne, au mois de juin 1944. Comme quoi, pour devenir fonctionnaire de l'État allemand, nous devons jurer fidélité au Führer. Et on s'est dit, il faut démissionner, on peut pas signer ça !* » La signature – à laquelle elle a fini par se résigner – constitue pour

elle un cas de conscience. Elle consulte des amis. Elle en parle à une vingtaine de collègues : « *On s'est dit, presque tous, on ne peut pas aller en France non occupée et se séparer de notre famille. Donc, il faut trouver une solution. Des gens plus expérimentés nous ont dit : Ce qu'on fait sous la contrainte n'a pas de valeur.* » Un prêtre lui conseille la casuistique : « *Vous savez, m'avait-il dit, on peut penser quelque chose et être obligé de faire autre chose, mentir sans que ce soit un mensonge ! Vous n'êtes pas obligée d'accorder de la foi à ce serment.* » Les Alsaciens acceptent, contraints et forcés, la convocation en Pays de Bade, sous peine de perdre leur emploi. Le serment à Hitler est la première humiliation subie. Il pèsera lourdement sur le sentiment de honte et de culpabilité qui tourmente les survivants.

### Le cadre et le contenu des formations de la Umschulung

On retrouve dans les témoignages recueillis les différentes formes de stages.

|   | Type de stage   | Quels enseignants  | Lieu   | Durée          |                     |
|---|---|--|--|----------------|---------------------|
| 1 | Stage professionnel d'enseignants alsaciens et lorrains   | Instituteurs en fonction avant 1939  | Centre de formation (Baden-Baden, Mannheim, Pforzheim, Karlsruhe et d'autres)                          | 3 mois         | M. Forster, A. Neff |
|   |   | Professeurs de lycée en fonction avant 1939  | <i>Hochschule</i> + visites dans des établissements secondaires  | 5 à 6 semaines | Marie-Joseph Bopp   |
| 2 | Stage idéologique   | Enseignants et responsables scolaires en fonction avant 1939   | <i>Gauschule</i> : par ex. à <i>Gaienhofen (Lac de Constance)</i>                                      | 3 semaines     | M. Forster, A. Neff |
| 3 | Cursus spécial de préparation rapide à la formation des maîtres en Alsace ( <i>Lehrgang zur Abwicklung der Lehrerbildung im Elsass</i> )<br>1. niveau Abitur<br>2. <i>Erste Prüfung für das Lehramt an Volksschulen (1940-1942)</i> | „ <i>Junglehrer/Elèves instituteurs</i> “<br>Parcours final de formation des élèves instituteurs alsaciens et des candidats sans le brevet d'enseignement supérieur ou le baccalauréat français complets | <i>Mittelschule (ex. EPS)</i> puis <i>Hochschule für Lehrerbildung</i> ou <i>Lehrerbildungsanstalt</i> | 2 ans          | Charlotte Schutz    |

**Tab 1:** Formations de type Umschulung (Bolatoglu, Morgen, Schlemminger, 2008 : 97-198)

Seul le premier type de parcours, qui est celui suivi ici par M. Forster et A. Neff, relève de la *Umschulung*. Il est en général suivi du stage politique dans une école du Parti national-socialiste (NSDAP). Il a pu arriver cependant que le stage politique précède le stage professionnel : c'est le cas d'Alice Immele qui est à la Gauschule de Georgshöhe (Pforzheim) du 15.04 au 04.05.1941 et au stage professionnel du 5.05 au 27.07 de la même année, ainsi que de Léon Breitel (Gauschule de l'Insel Reichenau en avril et *Umschulung* à Mannheim en juin-juillet 1941.)

Les parcours de type « Lehrgang zur Abwicklung der Lehrerbildung im Elsass » (n° 3) s'adressent aux jeunes gens et jeunes filles en cours de formation et achèvent, en la réorientant, la formation en vue de l'enseignement commencée avant la guerre à l'école normale ou à l'École primaire supérieure (Charlotte S. et d'autres). Une immersion idéologique commence dès l'année suivie dans l'ancienne E.P.S. (Mittel- ou Oberschule). On a besoin d'enseignants et on les forme en deux ans. Pour mémoire, la formation complète, qui a été suivie par un témoin comme André Muller (ouvrage cité 2008 : 115 à 118) se déroule en trois ans dans une Lehrerbildungsanstalt (*L.B.A. Straßburg in Bad Rippolsau* ou Colmar (garçons), Sélestat (filles) etc.)

Ces deux formes de formation sont toutes deux conçues pour réorienter, reconverter et conditionner soit les enseignants en fonction (1,2), soit les futurs enseignants en cours de formation (3) et pour les adapter à l'esprit NS. Mais cet objectif est plus particulièrement présent dans la *Gauschule*.

### Le stage « politique » à la Gauschule

Le contenu des stages dans la Gauschule avait, surtout pour les hommes, une orientation militaire.

« On nous a fourni la veste d'uniforme et le calot. Le reste, pantalons et souliers, on devait l'apporter avec nous. » (RM) Outre les conférences idéologiques données par des cadres du Parti, l'emploi du temps comporte du sport, des travaux d'intérêt général, mais souvent liés à l'effort de guerre et une préparation militaire intensive.

Dans les stages destinés aux femmes, assez différents de ceux des hommes, on accordait, en plus du sport, une place importante à la *Landeskunde*, à la culture régionale, amplement récupérée par le national-socialisme et de ce fait, en général, déconsidérée après la guerre. Sur des photos conservées par Marguerite F. on voit les jeunes filles en costume alsacien traditionnel. Les responsables du stage incitent Marguerite et ses camarades à faire des exposés sur la culture alsacienne, y compris la cuisine, les chants populaires. L'encadrement adopte des méthodes actives « *C'était pas des cours, on était réparties en petits groupes* », qu'elles apprécient, à la différence du « rabâchage » des conférences politiques.

Le contexte quotidien est imprégné d'idéologies, portées par les *Sprüche* (proverbes, sentences...) et les chants. Marguerite Forster a conservé dans son Journal les traces de conférences particulièrement significatives : « La femme allemande et le travail » – « L'éducation politique de l'instituteur national-socialiste ». La femme allemande est un rouage important de la transformation politique en cours : elle doit travailler à la construction allemande. L'enseignant doit se vouer en totalité au national-socialisme ; la jeunesse est le peuple à venir, l'instituteur est le garant de cet avenir. Son enseignement n'est pas un but en soi, mais le moyen pour arriver à l'idéal national-socialiste. Une autre conférence (« *Fragen der Gegenwart* ») insiste sur les oppositions irréductibles entre le national-socialisme et la religion. Enfin, même une conférence sur la musique (« *Weltanschauung und Musik* ») du 23.09.1941, est l'occasion de dénigrer le judaïsme. „*Der Jude ist nicht schöpferisch tätig. Er wendet das Geschaffene aus. Er muss sich stets assimilieren./ Le Juif n'est pas un créateur. Il ne fait qu'appliquer ce qui a été créé. Il doit constamment s'assimiler.* “

Tout y est fait pour dissuader de la pratique religieuse. Les jeunes filles obtiennent difficilement le droit de sortir le dimanche à la messe, mais doivent être de retour à 11h pour une cérémonie qu'elles assimilent à une messe nazie : on y chante des chants et on y lit des extraits de « Mein Kampf ».

### Les mouvements nationaux-socialistes

Pour échapper à l'obligation faite aux enseignants d'encadrer les mouvements de jeunesse de garçons (Hitler-Jugend / Jeunesse hitlérienne (HJ), ou de filles, Bund deutscher Mädel / Mouvement des jeunes filles allemandes (BDM), voire à l'enrôlement dans la N.S.D.A.P, M. Forster et d'autres s'inscrivent dans des organismes parallèles sans savoir sans doute qu'ils sont des antichambres du Parti (Winterhilfswerke / Secours d'hiver) (« Il fallait se faire inscrire dans un mouvement. Alors, nous avons pris la Winterhilfswerke, (WHW), c'était un peu un geste de solidarité, si vous voulez ». M.F.). De plus jeunes s'inscrivent non dans les B.D.M. mais dans « Glaube und Schönheit / Foi et beauté », mouvement créé pour les jeunes filles de 18 à 21 ans, pour « suivre des cours d'italien et des cours de secourisme » et croient ainsi échapper aux BDM. (Charlotte. S.).

Marguerite Forster résiste une première fois à l'inscription dans le B.D.M. à Mannheim, lors du stage de *Umschulung*, mais dans la commune de Neibsheim près de Bruchsal où elle enseigne, l'Ortsgruppenleiter exerce un chantage sur elle et l'oblige à encadrer la section locale. « *Et 8 jours après, j'ai été convoquée chez l'Ortsgruppenleiter, suite à cela, qui m'a menacée de tous les maux, si une fois encore, on me voyait en train de parler à un Français. Et alors, il m'a obligée de devenir BDM-Führerin* » Elle s'en tire en animant la section par des activités culturelles : chant, activités manuelles : « *J'ai encadré le groupe, donné des idées,*

*mais jamais, jamais parlé du national-socialisme.* » (M.F.) Ce qui n'a pas empêché que certains de ses collègues français le lui rappellent après la guerre.

### Le travail obligatoire (Einsatz)

Au fur et à mesure que la guerre avance, que les hommes sont mobilisés, les femmes doivent les remplacer dans les entreprises, les institutrices aussi. Pendant les congés scolaires, Charlotte S. doit travailler à la scierie et aiguise les outils : « *On coupait le bois et on rabotait les planches. Et j'ai passé huit jours, non pas à raboter, mais à aiguiser les outils sur une meule. Dzin, dzin, dzin, c'est une horreur.* (Rires) » (C.S., 11.06.09). Anne Neff reçoit un « *Verpflichtungsbescheid* », un avis la contraignant à travailler plusieurs semaines dans une entreprise à St. Georgen (Schwarzwald/Forêt Noire). Elle raconte cette expérience :

*« J'ai dû travailler en usine d'armement du 16 novembre 44 au 19 avril 45, chez Bäuerle und Sohn. Nous étions logées et nourries dans un camp : dortoir, lits superposés. Avant l'arrivée des troupes françaises, nous avons [mon amie et moi] fait deux tentatives d'évasion. Fin novembre 44, ayant appris que les armées alliées approchaient, nous fuyons vers la gare sous une pluie battante : « Es fährt kein Zug mehr über den Rhein / Plus aucun train ne passe le Rhin. ». Le gardien nous regarde revenir, méfiant, mais nous laisse regagner nos piaules. »*

### La surveillance politique, la pression idéologique

Marguerite Forster a évoqué l'effet de cette surveillance politique constante quand elle parle du directeur qui la faisait venir dans son bureau, « peut-être pour se justifier ? » : « *Le directeur n'exerçait aucun contrôle. Il était drôle, il habitait à côté de l'école. Quand il venait le matin, il cherchait de la compagnie.* »

La pression idéologique s'exerce surtout lors des conférences : « C'était presque toujours le Führer, le national-socialisme, le *Endsieg*. « *Wir sind die Herren der Welt, dazu bestimmt, die Welt nach dem Endsieg zu beherrschen. Die Juden sind Volksfeinde, die müssen weg. Und die Schwarzen, das sind Hunde. / Nous sommes les seigneurs du monde, destinés à dominer celui-ci après la victoire finale. Les Juifs sont les ennemis du peuple, les noirs sont des chiens* ». Ça il le criait. « *Und die muss man ausrotten / Et ces Juifs, il faut les exterminer.* » *Cela durait jusqu'à midi. On n'en pouvait plus.* (LB) » La pression idéologique est d'autant plus insupportable qu'elle ressasse des slogans antisémites et tout simplement inhumains. Ces conférences ont un but évident : faire des Alsaciens des nationaux-socialistes convaincus. Tout comme la surveillance politique, la pression idéologique est latente aussi dans la vie scolaire : « *A l'école, on n'a plus eu le droit d'accepter tous les enfants et ils [les nazis] nous ont fait tellement de misères.* » (M.F.)

## Le retour

À leur retour, nos témoins passent tous dans un Centre de regroupement qui accueille les rapatriés et personnes déplacées de toutes origines à Fribourg-en-Brigau, Mulhouse ou Strasbourg (Wacken) et y passent, en une journée, un examen médical et un entretien destiné à dépister les collaborateurs nationaux-socialistes ou à débusquer les faux Alsaciens et les vrais espions derrière les jeunes rapatriés (Marguerite F., Anne N.). Selon plusieurs témoignages, les officiers qui font passer ces entretiens sont bien informés : le capitaine qui interroge un témoin connaît tout le conseil municipal de la commune de celui-ci, entendons par là, qu'il a sous les yeux la composition de ce conseil d'avant la guerre.

Toutes les personnes déjà titulaires avant la guerre retrouvent très rapidement leur poste antérieur et sans aucune difficulté. C'est le cas de Marguerite Forster : « Et trois jours après [mon retour], j'ai eu déjà ma nomination, dans un tout petit village près de Hochfelden, à Rohr » et d'Anne Neff, tout de suite affectée dans l'un de ses postes d'avant-guerre, à Blotzheim. Anne est titularisée le 1.1.1945, avec un report d'ancienneté de six ans.

Cette rapidité de reprise du service étonne une amie allemande avec qui Marguerite reste en contact, quoi qu'il arrive : « *Dass Heimkehr und vor allem auch die Berufsfrage so glatt gegangen hat mich beruhigt. / J'ai été rassurée de savoir que ton retour en Alsace et ta réintégration dans le métier se sont passés comme sur des roulettes.* » (Lettre du 9 juin 1946)<sup>24</sup>. Cette rapidité tranche avec la suspension de tous les enseignants allemands – nombreux étaient parmi eux les agents de la propagande hitlérienne – qui se prolonge souvent sur un ou deux ans (Voir Kuhn 1995). Le gouvernement français traite mieux ses enseignants : mis à part ceux qui sont traduits devant les commissions d'épuration, ils sont repris dès leur retour sans contrôles tatillons, leur ancienneté de service compte pour leurs droits à pension de retraite (Anne N.) et les services effectués comme non-titulaires aussi.

### 3.3 Le ressenti

L'énonciation – dont l'étude devrait associer « à la fois la compétence du linguiste et celle du psychanalyste » (Aron-Schnapper et Hanet 1980 : 194) n'est pas innocente. Un rapide inventaire – qui mériterait d'être approfondi – montre le caractère récurrent du champ sémantique de la solitude, de la méfiance – peur, se taire, piège – ou de la surveillance – contrôle, dénoncer, coupable, menacer – de l'accablement, de l'insoutenable – c'était dur, la violence sur soi-même, la haine, c'était la terreur, on n'en pouvait plus – du mépris et de l'humiliation. La contrainte empoisonne la vie des jeunes gens. L'humiliation, les choix honteux et forcés expliquent la difficulté à se réadapter au retour. Anne Neff évoque ce « gros bonhomme tout gras, assis sur le bureau à nous dévisager et à nous trouver « appetitlich / appétissantes » (nous étions jeunes), qui nous démoralisait



à chaque fois avec ses discours haineux. » Elle continue ainsi : « Vous qui lisez ces lignes, pourrez-vous comprendre combien nous nous raccrochions à la moindre lueur d'espoir ? Les années filaient, avec des moments de cafard, jamais de désespoir. »

### L'humiliation

Souvent, les enseignants allemands ou les formateurs de la *Umschulung* constatent avec étonnement que les Alsaciens, qui ont fait de l'allemand jusqu'à la fin de leurs études secondaires, savent assez correctement parler allemand. « *L'inspecteur m'a dit : « Fräulein, Sie sprechen ganz ordentlich deutsch ». Il a dû se dire, elle est jeune, elle a fait toutes ses études en français, comment arrive-t-elle à parler l'allemand ? C'est ce que mes collègues me disaient aussi. »* (G.B.)

Mais cette connaissance de la langue n'est pas parfaite et conduit ici ou là, chez des jeunes gens ayant fait des études plus courtes, à des déboires ou à des humiliations (R.M.). D'ailleurs, les professeurs qui dispensent les cours ne se gênent pas pour dénigrer à tout bout de champ l'enseignement français : « *Tout ce que l'on vous a appris en France est complètement faux. »* Les jeunes gens font l'expérience du mépris dans lequel on les tient et avec lequel on considère ce qui était leur monde, l'enseignement français, la vie en Alsace, la politique, la culture françaises. Les cours de la *Umschulung* entendent convaincre de la supériorité de l'Allemagne et de la « race » aryenne. C'est le cas en particulier des cours de *Vererbungslehre und Rassenkunde* (lois de l'hérédité et étude des races humaines), tandis que les cours d'histoire et de géographie insistent sur l'expansion des populations de « race » et de langue allemandes et entendent démontrer la supériorité de l'économie allemande (Anne Neff, entretien et cahiers).

On aurait tort de relativiser ce sentiment d'humiliation en l'attribuant uniquement à certaines difficultés linguistiques. L'obligation d'apprendre de toute urgence en écriture Sütterlin est ressentie comme une brimade (Anne N., Marguerite F.). Les expériences culturelles, fréquemment évoquées ici, sont amères. « Ce qu'ils [les Nazis] nous ont donné aussi, c'est la peur de la mixité raciale. Eux, c'était le Herrenvolk, et tous les autres, des gens méprisables. » (M.Forster)

Toutes ces expériences se gravent dans les esprits des Alsaciens et accroissent leur ressentiment.

### Un milieu parfois hostile

Ni Marguerite ni Anne ne se plaignent de leurs élèves. Du fait de la mobilisation des jeunes enseignants, les classes ont dû être recomposées et fonctionnent avec 50, voire 70 élèves. Non engagées dans l'idéologie hitlérienne, les deux institutrices alsaciennes ne s'occupent que de leur classe et font bien travailler leurs élèves. Certains parents estiment même qu'elles les font trop travailler.

Souvent, les jeunes institutrices se retrouvent cependant en milieu hostile : « *Ou alors elle me disait : « Ich bin sicher, Sie gehen auch einmal nach Straßburg, wenn der de Gaulle eine Rede hält. / Je suis sûre que vous irez aussi à Strasbourg, pour assister à une allocution de de Gaulle » – Je sentais toujours le piège. Ou : « Si vous partez, je vous dénonce tout de suite » (Marguerite F.) Les relations de Marguerite avec les collègues locales sont rares – on se salue poliment, sans plus – ou surprenantes. Marguerite est choquée par le laisser-aller ambiant : « Il y avait un père de famille, un instituteur, qui avait sa famille et il y avait une demoiselle célibataire qui avait à peu près son âge. Et alors ceux-là, ils passaient leur journée dans le couloir à discuter. Les enfants faisaient ce qu'ils voulaient, apprenaient ce qu'ils pouvaient. »*

Il leur faut se défendre devant le prosélytisme national-socialiste sans prêter le flanc à l'accusation : « *Moi j'étais dans une famille dont le mari avait la croix gammée, il était de la Partei et la dame m'a dit après qu'elle était déçue, parce que je n'avais pas été « coopérante ». Elle avait des filles, elle aurait voulu que je sois leur amie. Mais ces filles, c'était des BDM-Mädchen et moi, je n'ai pas du tout voulu entrer en contact » (M. F.)*

### Le sentiment de solitude

Dans un premier temps, aussi longtemps que dure le stage de *Umschulung*, les stagiaires, tous éloignés de leur milieu et de leurs proches, se retrouvent le plus possible en groupes mixtes. Marguerite Forster raconte la nouveauté que représente cette mixité pour des jeunes gens à une époque où les études ne la prévoyaient pas. L'isolement relatif des jeunes Alsaciens entraîne une certaine déstabilisation affective qui semble l'avoir marquée: « *Les filles essayaient l'un, elles rentraient en rapports amicaux avec l'un, puis l'autre. Si l'un n'allait pas, il y en avait un autre qui était disponible. Et il y avait beaucoup d'essais sentimentaux... »*

Ensuite, le plus dur, pour ces jeunes filles, c'est d'être affectées dans des régions très éloignées de leur domicile familial, au nord du Lac de Constance ou dans la Schwäbische Alb, dans des villages dépourvus de moyens de communication, dans des vallées perdues, à douze kilomètres de la ville la plus proche. « *Après mon passage à Mannheim, on nous a mis, en 43, dans des petits villages très isolés à la campagne. Et là, j'étais à Neibsheim, Neibsheim c'est près de Bruchsal. Un tout petit village, à une heure de la gare de Gondelsheim » (M. Forster).* En 1944, les bombardements de la Ruhr provoquent un déplacement des populations à reloger, y compris bien entendu d'enseignants âgés, à qui les jeunes Alsaciennes doivent céder la place. Les mutations sont fréquentes.

En novembre 44, les troupes alliées occupent toute l'Alsace, sauf la fameuse « Poche de Colmar » qui s'arrête aux limites nord de Mulhouse. Les jeunes filles qui n'ont pas pu rentrer avant et se cacher chez elles vont rester en Forêt-Noire jusqu'en avril 45. « *Strasbourg était libérée depuis longtemps, et nous, les Alsaciens,*

*nous étions tout seuls. On n'arrivait plus à avoir des nouvelles des parents, eux non plus ne pouvaient pas nous écrire, et on était franchement très isolées dans ces petits patelins.* » (M. Forster). À partir de novembre, les traitements ne sont plus assurés. De novembre 44 à avril 45, la vie est très dure, à cause de l'hiver, de la disette et de la pénurie, avec le sentiment d'être abandonné. À l'arrivée des troupes alliées, il faut se faire reconnaître comme institutrice française déplacée d'office et non comme une espionne (M F.). Enfin, les péripéties pour rentrer en Alsace, à pied, en vélo ou sur des camions militaires mettent les nerfs à rude épreuve !

Durant l'hiver 44-45, les difficultés de déplacement augmentent, les trains circulent irrégulièrement et le sentiment de solitude pèse. Marguerite Forster l'évoque dans l'un de nos entretiens : « *J'étais toute seule dans cette campagne allemande, sans aucun acte d'amitié* ». Elle trouve cependant du réconfort auprès de Toni S., l'une des rares Allemandes avec qui elle se soit vraiment liée. La correspondance de Toni, qu'elle a conservée, évoque l'état dépressif de Marguerite tout autant que les grandes difficultés du moment : « *Wenn es dir eine Befreiung ist, zu Kommen und nicht zu gefährlich, kannst du ja am dir passenden Sonntag kommen. Schlafen kannst du auf einem Liegestuhl in meinem Zimmer. Essen musst du allerdings außerhalb [ ], da das Haus übersetzt ist u. die Nahrungsmittel zu beschaffen. [ ] Du musst dir immer bewusst sein dass hier jemand an dich denkt und bei dem du Zuflucht findest solange es noch eine Zuflucht hat / Si venir chez moi peut te procurer du soulagement et si tu peux voyager sans risque, tu peux venir n'importe quel dimanche, celui qui te convient. Tu pourras dormir sur une chaise longue dans ma chambre. Mais tu devras aller manger à l'extérieur, car la maison est surchargée [à cause des réfugiés de la Ruhr] et te procurer des aliments. Tu dois garder à l'esprit que quelqu'un ici [en Pays de Bade] pense à toi et que tu peux trouver un refuge chez lui, au moins aussi longtemps qu'un refuge est encore possible* » (Lettre du 26 novembre 1944).

### Le refuge dans le silence

Comme Marguerite Forster, les Alsaciens s'en sortent par le silence : « *Nous avons une philosophie commune, les Alsaciens, comme si on s'était donné le mot. [ ] On savait se taire, il fallait se taire. On ne disait même pas « bonjour »<sup>25</sup>. Et une fois, au restaurant - on était beaucoup au restaurant, on n'avait pas de cuisine - quand quelqu'un a dit une phrase en français, il y avait quelqu'un du restaurant qui est allé le dénoncer.* » Mais la pression politique n'était pas constante ni universelle : l'aspect politique ne prévalait pas toujours sur l'aspect professionnel. Anne Neff sait gré au directeur de l'école d'accepter et d'excuser son absence à des manifestations politiques en faisant semblant de tenir pour vraies les prétextes qu'elle lui fournit (visites chez des amis). En effet, les jeunes filles – les jeunes gens ont déjà été incorporés de force – se rencontrent régulièrement pour se remonter le moral. Mais la douleur de l'exil persiste: « *Sonntag, den*

6.10.1940. Kirchengang 9.30. Nachmittags : Wanderung auf den Merkur. 1 St. Zu Fuß. Wunderbare Aussicht auf die Rheinebene und das Straßburger Münster / Randonnée sur le Merkur. / 1 heure à pied. Vue remarquable sur la plaine d'Alsace et sur la cathédrale de Strasbourg<sup>26</sup> », note Anne Neff dans le journal de l'époque qu'elle a conservé. On peut se demander quel était l'état d'esprit de la jeune enseignante (26 ans) quand elle voit ainsi l'Alsace de loin !

#### Et dans le spirituel

De manière plus générale, il arrive fréquemment que les jeunes gens pris individuellement – mais aussi les mouvements de jeunesse alsaciens (Fuchs 2007 : 181) –, cherchent un refuge dans la pratique religieuse et les *Bibelstunden* ou lectures bibliques qui constituent le dernier espace de liberté de parole. Celles-ci sont tolérées par le régime qui n'ose pas s'attaquer ouvertement aux Églises. Elles constituent une forme de clandestinité dans un cadre légal. Marguerite Forster a conservé des notes prises lors de ces études bibliques : elles ont une résonance qui dépasse largement la lecture de la Bible : « *Die Bewohner von Klein-Asien waren von den Römern unterdrückt. Da entstand ein Mythos : ein Sklavenbefreier wird kommen und wird das Volk befreien. / Opprimés par les Romains, les habitants d'Asie Mineure ont fait naître un mythe, celui du libérateur qui allait les délivrer de l'esclavage* », puis la citation de la 1ère Épitre à Thimotée, 6.1. : « *Que tous les serviteurs qui sont sous le joug de la servitude sachent qu'ils sont obligés à toutes sortes d'honneurs envers leurs maîtres* ». C'est Marguerite qui souligne le mot servitude. Le texte plus exact et actuellement accepté : « Tous ceux qui sont sous le joug de l'esclavage doivent considérer leurs maîtres comme dignes d'un entier respect, afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas blasphémés » (Traduction œcuménique de la Bible, 2004) souligne l'interprétation variée des textes en fonction du contexte politique.

#### **IV. Les conséquences de la *Umschulung* et de l'expatriation**

Les témoins ne sortent pas indemnes de l'expérience vécue. Celle-ci a touché directement leur identité. Trois leitmotifs de leurs récits le prouvent, le sentiment d'une injustice, l'oubli et le sentiment d'une perte irrémédiable de repères.

#### Le sentiment d'injustice

Au moment où des Malgré-nous reviennent de la guerre, où des femmes reviennent de leur école en Forêt-Noire, d'autres jeunes enseignants reviennent des maquis français, d'Afrique du nord ou d'une petite école du sud de la France. Ce sont les anciens élèves des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices repliées dans le Limousin ou dans le Périgord, par exemple l'École normale d'Obernai implantée à Solignac pendant toute la durée de la guerre. Les premiers ont été impliqués malgré eux dans une guerre contre leur pays, que les seconds ont parfois aidé à libérer

avec l'armée de de Lattre (La compagnie Alsace-Lorraine) ou en combattant dans la Résistance. Au sein d'une même génération, quel terrible clivage, caractérisé par l'incompréhension réciproque que rien n'a réussi à lever.

Il reste un travail à mener pour comparer ces deux destins parallèles et opposés. Le sentiment de la victimisation règne autant chez ceux qui reviennent de la France libre et qui s'estiment lésés : « *Je suis rentré au pays. Dans les bureaux, quel accueil. Comme un chien dans un jeu de quilles. J'ai compris que si j'étais resté « au paradis » (sic) à crier Heil Hitler pendant cinq ans, on m'aurait accueilli comme un prodige !* » que chez ceux qui reviennent de Russie : « *Au rectorat, le fonctionnaire qui le reçoit pour examiner sa demande de poste semble souligner avec ironie mes bons résultats à la Hochschule de Karlsruhe. Ce à quoi je réponds en lui demandant si avoir été un cancre ferait de moi un meilleur Français* » (C.K. dans Bolatoglu, Morgen, Schlemminger 2008 : 99). Chez les uns comme chez les autres, le sentiment dominant est que ce sont les « autres » qui ont raflé les meilleurs postes ! « *Assimilés aux déportés ou prisonniers, [les Malgré-nous] reçurent des bons de costumes, de vêtements et de pneus de vélo, des nominations prioritaires* », écrit Monique Grandjonc (2004 : 313) ! « *Il ne fallait rien dire : les années de la guerre étaient un sujet tabou. D'ailleurs, ceux qui revenaient de l'Intérieur étaient mieux traités, nommés à des postes plus intéressants* » (Jeannette Gilg, dans ouvrage cité 2008 : 81).

La forme la plus poussée de réconciliation a été de réussir à publier côte à côte, des récits autobiographiques d'anciens Malgré-nous et ceux d'anciens résistants ou combattants dans l'armée française, mais sans réussir à établir de dialogue. (Laugel 2009). Le constat est très pessimiste sur les possibilités d'y parvenir encore. « *L'urgence de la reconstruction fit passer au second plan bien des antagonismes, mais les plaies ne furent pas fermées pour autant* » écrit Monique Grandjonc (2004 : 313).

## L'oubli

Les effets de l'*Umschulung* vécue se traduisent parfois par des oublis, sinon par l'oubli total qui s'apparente à la volonté d'oublier. Interrogés, certains témoins ont oublié ce qui leur est arrivé pendant leur expatriation forcée.

Primo Levi propose une explication du phénomène de la mémoire sélective en insistant sur le fait que même les souvenirs de ceux qui ont subi une injustice ou une offense ont tendance à être altérés. « On a remarqué, par exemple, que de nombreux rescapés des guerres ou d'autres expériences complexes et traumatisantes ont tendance à filtrer inconsciemment leurs souvenirs : en les évoquant entre eux ou en les racontant à des tiers, ils préfèrent s'arrêter un peu sur les trêves, sur les moments de répit, les intermèdes comiques ou curieux ou de détente, et passer plus rapidement sur les épisodes plus douloureux », comme si « par l'effet d'un mécanisme paradoxal [ ] ils en [éprouvaient] de la honte. » (Levi 1986 : 32). La

honte dont il est question pourrait être ici d'avoir travaillé en Allemagne, d'avoir enseigné en allemand, au service d'une idéologie ennemie.

Enfin, tout simplement, le même vécu n'est pas « vécu » de la même manière, il ne marque pas les êtres de la même manière : « Je me suis rendue compte, en téléphonant à des amies, des anciennes de Karlsruhe avant votre venue, que j'étais la seule à avoir souffert de cela [les sermons antisémites ou fascistes]. Mes amies ont entendu la même chose, mais selon vos convictions ou votre attitude, vous êtes indifférent ou non. Moi, ça m'a pris aux tripes. C'est pourquoi, je m'en souviens tellement. » (L.B. 11.09.09). Mais l'oubli total est plus surprenant et ressemble à un refus de parler de cette période.

### La difficulté à en parler

À la disparition progressive des témoins s'ajoute le mutisme des survivants. L'oubli est naturel. Les hommes, qui ont vécu des moments plus durs que la *Umschulung* – la guerre contre leur camp – se souviennent plus de la guerre que de l'école. La survalorisation de la vie militaire et des faits d'armes – par exemple, la retraite à marches forcées de l'armée allemande en Grèce par les Balkans (Louis Krick, dans l'ouvrage cité 2008, p. 105) – semble être la tendance masculine. Mais les femmes, qui se chargent d'assurer le quotidien, le gardent mieux en mémoire que les hommes. Seraient-elles plus ouvertes aux autres, elles qui, comme Marguerite Forster, parlent de leurs proches, de leur petit frère, de leur époux ou de leur mère avant de parler d'elles ?

Le retour est difficile. Aux difficultés de la guerre succèdent celles de l'après-guerre. Le quotidien d'après guerre, pour être meilleur qu'en Allemagne, n'en est pas moins dur. Pour M. Forster et ses collègues, il s'agit de reprendre le métier ou de passer les examens requis, de lutter contre les restrictions, d'élever les enfants, de soigner les parents malades. Des extraits de lettre résument bien leur situation ! « *Pas d'électricité, pas de gaz, pas d'approvisionnement. [ ] Mon frère est prisonnier en Russie, ma s'ur en traitement dans un sanatorium, mes pauvres parents seuls.* » (cité par Grandjonn 2004 : 300).

Il y a des moments pour dire sa vie, estime Michael Pollack qui distingue deux générations principales d'autobiographie : immédiatement après la guerre, des récits témoignent de la volonté de surmonter le passé, de le fixer une fois pour toutes et de le transmettre aux autres. Mais au-delà de cette période et donc bien après, « *tous les récits, moins précis du point de vue factuel et chronologique, invoquent des raisons purement personnelles : écrire le passé [pour] au besoin surmonter des traumatismes* » (Pollack 1990 : 205).

Pollack a recueilli les récits de femmes déportées et de leur expérience concentrationnaire. Nos témoins n'ont pas vécu cette tragédie, mais son analyse peut leur être appliquée en partie. Le désir de parler de l'époque vécue vient tard. Certes,

la collecte de témoignages aussi : personne ne les a sollicités auparavant. Les témoins qui l'ont voulu ont écrit des récits autobiographiques, des hommes le plus souvent, et pour parler de « leur » guerre. Les femmes se sont tuées ou ont tué leurs souvenirs. Mais les souvenirs pathogènes ont été enfouis dans les mémoires et remontent dans la conscience claire à 80 ans passés. Et, après avoir longtemps tu toute son histoire, à près de 90 ans, Marguerite Forster met les bouchées doubles pour faire connaître son vécu, de vive voix, par écrit, et tente d'en rassembler tous les témoignages ou documents. Anne Peltier ne peut toujours pas expliquer comment il se fait qu'elle m'ait téléphoné en mars 2009 pour signaler son témoignage au moment de notre appel à témoins (cf. III, 1er §).

Pour Pollack, la difficulté de parler survient quand rien ne permet de rétablir la justice (Pollack 1990 : 248). Si les expériences sont difficiles à dire, c'est qu'il ne s'est pas trouvé une possibilité pour rétablir une justice après la guerre. Personne n'a dit qu'une injustice avait été faite aux jeunes gens déportés du travail et incorporés de force. Pour seule mesure de reconnaissance, le versement d'une indemnité. Entre 1981 et 1989<sup>27</sup>, les incorporés de force survivants ont perçu une indemnité forfaitaire équivalant à 1387, 29 €, les femmes astreintes au travail forcé ont pu bénéficier en 2008 d'une indemnité de 800€<sup>28</sup>. D'anciens Malgré-nous ont d'ailleurs refusé ce qu'ils considéraient comme une aumône, et non comme l'effet d'une justice, et n'ont pas voulu accepter de dédommagement (Ch. Kopp). Personne ne considère alors comme des victimes de jeunes enseignants obligés d'aller travailler en Pays de Bade ou dans la Schwäbische Alb, en percevant la rémunération attachée à la fonction. On a racheté le malheur par de l'argent. Était-ce la seule manière de les rétablir dans leur dignité ? Avant le 8 mai 2010 et le discours du Président de la République française à Colmar, aucun homme politique n'avait dénoncé la lâcheté de Vichy à l'égard de l'Alsace.

D'ailleurs, qui aurait écouté les témoins ? « Quand ils [les hommes et femmes contraints au travail en pays étranger] vous racontaient leurs histoires, autrefois, vous les écoutiez à peine. Et maintenant vous regrettez tous de ne pas leur avoir posé plus de questions. L'autre jour, une femme dont le père avait fait l'Umschulung avec moi m'a vraiment énervé: elle voulait savoir dans le moindre détail ce qu'on nous avait enseigné ! » (Kretz 2009 : 69). Ce témoignage relevé dans un texte littéraire – que certains de nos témoins m'ont dit refléter leurs sentiments – met cruellement en valeur le décalage entre le moment où il faudrait parler et celui où l'on peut enfin parler !

### La perte de repères

« *Ils m'ont volé ma jeunesse* ». Telle est la conclusion des pages manuscrites intitulées « Récit de ma vie ». (Anne N.) La Umschulung, dit Lucie Berst, « *a changé notre façon d'être. J'ai souvent regardé les photos de mariage de nous et de nos amis. On est tous sérieux, on se sourit pas* ». Elle explique ce sérieux prématuré

et omniprésent par le drame vécu, même lors des moments de bonheur, et évoque à ce propos les départs à la guerre de son fiancé, de son cousin, en 1943, et par la tension constante : « *On vivait sous tension, on vivait aussi un curieux désespoir, mais cela durait trop longtemps, on n'en voyait pas la fin* » (L.B. 10.06.09). Lorsque je lui demande si cela a changé sa vie et en quoi, elle me cite l'éducation de ses enfants : « *J'ai élevé mes enfants autrement. Je me souviens leur avoir répété : Soyez vous-mêmes, ne soyez pas des moutons qui suivent le troupeau. Réfléchissez par vous-mêmes.* »

Le monde que ces jeunes gens retrouvent à leur retour d'Allemagne a changé assez subtilement, sans qu'ils puissent dire en quoi il a changé. Sans doute eux-mêmes ont-ils le plus changé. Au retour, Marguerite F. se retrouve du jour au lendemain plongée dans un autre monde qu'elle a le sentiment de connaître tout en ne le reconnaissant pas. La réadaptation oblige à prendre sur soi pour surmonter les difficultés : « *J'ai fermé alors cette parenthèse de l'Allemagne, et je me suis mise à la vie ordinaire, et j'ai eu beaucoup, beaucoup de mal.* ». Tant d'Alsaciens sont morts en Russie ou au camp russe de Tambov ! Marguerite Forster espère vainement le retour d'un frère dont elle n'obtiendra aucune nouvelle et n'aura jamais confirmation de la mort. « *Il a tout simplement écrit une lettre comme quoi il était bien, quand les Russes sont entrés en Roumanie le 22 septembre [cherche dans sa mémoire] 44, alors il a écrit, il a écrit beaucoup, moi j'ai écrit beaucoup, j'ai écrit peut-être trois courriers par semaine, pour qu'il ne soit pas trop malheureux. J'avais beaucoup d'affection pour lui. Et alors, il écrit une lettre comme quoi il est en convalescence à cause de rhumatismes articulaires, qu'il a pris à la guerre. Il était donc dans une sorte de Lazaret [prononcé à l'allemande]. Et là, il écrivait qu'il était en train de guérir, que ses articulations étaient moins douloureuses et enflées, qu'il était couché, il était romantique, couché dans l'herbe, en plein mois d'août, en train de regarder le ciel. Il paraît qu'en Roumanie, le ciel est particulièrement beau au mois d'août, il y a beaucoup d'étoiles filantes, il a compté 8 étoiles filantes et chaque fois fait un vœu. Et ça, c'était sa dernière lettre. Depuis, plus rien. J'ai écrit à la Croix-Rouge, j'ai écrit en Suisse, en Allemagne, à Paris, jamais on ne l'a retrouvé, ni dans un camp, ni sur une liste.* » Dans ces conditions, le travail de deuil est difficile. Le taux de mortalité après la guerre semble être élevé. Les décès dans son entourage sont nombreux. Son père meurt d'une méningite, complication d'une angine mal soignée (!) – les antibiotiques sont encore rares – et sa mère décède deux ou trois années après lui. On n'a pas le temps de se souvenir, le passé de ceux qui ont exercé, contraints et forcés, dans l'univers nazi et qui en sont revenus sans dommage majeur est devenu tabou.

Les événements vécus ont laissé des traces. Il est probable qu'ils ont eu, dans l'immédiat, des effets sur la santé psychologique de nos témoins. Le temps leur a permis de reprendre goût à la vie. Marguerite G. parle d'une grande parenthèse,



comme d'un moment de vide, de solitude et de repliement sur soi pendant lequel elle s'est abîmée dans la lecture comme dans un refuge.

« *L'Umschulung et le fait d'être en Allemagne a été pour moi comme une grande parenthèse. [...] Le fait de retrouver la vie normale, mes parents, mes copines, j'ai fermé alors cette parenthèse de l'Allemagne, et je me suis mise à la vie ordinaire, et j'ai eu beaucoup, beaucoup de mal.* »

Une parenthèse entre le temps vécu en Allemagne pendant la guerre et l'après-guerre. Même pour un non spécialiste, il est évident qu'un tel ressenti peut être mis en rapport avec des difficultés psychologiques momentanées et explique la difficulté de Marguerite à se réinsérer dans le monde du quotidien, à comprendre et à accepter les attentes immédiates des parents à son égard. Mais, dit un témoin, c'était pire pour les hommes, après l'enfer de la guerre.

Malgré tout...

Il n'est pas étonnant que plusieurs témoins expliquent la hantise à retourner en Allemagne, voire le refus d'y avoir des contacts. Cette affirmation est fréquente, mais elle est souvent exprimée dans des détails anodins, qui prêtent à sourire, comme si on voulait cacher par là une réalité plus lourde de sens. Un tel dit qu'il n'aime pas les Allemands et avance des raisons culturelles « *Je n'aime pas retourner en Allemagne, ils savent pas ni bien manger, ni bien boire, ils n'ont rien au point de vue vignes, ils devraient apprendre la vinification chez nous. (R.M.)* » Même si « *vivre en France, c'est autre chose que de vivre en Allemagne !* », la répulsion de l'idéologie nationale-socialiste est sous-jacente. Souvent, on laisse passer des années avant de retourner en Allemagne : « *Eh bien, j'ai mis beaucoup de temps à surmonter mes réticences. J'ai traversé le Rhin pour la première fois en 53, pour des raisons familiales* ». (C.S. 30.09.09). La plupart des contacts ont été repris bien plus tard dans le cadre des activités professionnelles. Le même locuteur parle de liens professionnels durables entre un Alsacien devenu professeur d'allemand et un Allemand, professeur de français dans un Gymnasium (lycée) qui ont établi un échange linguistique entre leurs classes respectives.

Ce qui est étonnant, c'est que l'on retrouve dans les témoignages, les échos de liens durables avec l'Allemagne. Liens d'amitié avec le directeur de l'école, où Anne N. a enseigné, et avec sa famille avec laquelle elle garde des contacts après la guerre. Immédiatement après la guerre aussi, les enseignants écrivent à la demande de leurs anciens collègues des témoignages de civisme et attestent de leur humanité et de leur civisme.

Sans chercher les contacts, certains acceptent le fait que leurs anciens collègues allemands viennent chez eux pour renouer les liens. D'autres ont maintenu les contacts, comme Marguerite F. qui continue, en 1945, les échanges épistolaires

avec sa collègue Toni S. de Heidelberg jusqu'en 1959 et l'invite à venir la voir en Alsace. La rencontre a lieu en août 1951 et les préparatifs renseignent sur les formalités à opérer : passeport, visa, certificat d'hébergement obligatoire et à faire certifier par le maire de la commune (Lettre de T.S. du 1er mai 1951). Après la guerre, Marguerite G. emmène ses enfants et son mari, qui a lui aussi connu non seulement la *Umschulung*, mais aussi l'expulsion dans des circonstances dramatiques, sur les lieux où elle a vécu, pour, en quelque sorte, se libérer de ce poids.

## Conclusions

Deux constats principaux se dégagent de ces témoignages, et encore plus nettement que les premiers, recueillis entre 2006 et 2008. Tout d'abord, c'est l'endoctrinement idéologique et, pour les hommes, l'enrôlement de force, qui ont le plus pesé, qui ont laissé le plus de traces. Cette réaction est celle de témoins plus âgés, plus mûrs au moment où les faits se sont produits, et qui ont été beaucoup plus sensibles que les plus jeunes à d'insupportables manifestations de mépris. La maturité a joué un rôle indéniable sur la perception des événements vécus. Nous l'avions déjà signalé (ouvrage cité 2008 : 241).

Ensuite, ici ou là, des contacts amicaux se sont établis, malgré le poids de l'idéologie, et ces contacts ont perduré, bon gré mal gré. Et cela même quand *nos* Alsaciens n'ont pas pris l'initiative des retrouvailles. L'Alsace s'est réveillée après la guerre avec une « gueule de bois » (Charles K.) et a mis du temps à s'en remettre. Fort curieusement, l'amitié pour les voisins de l'autre côté du Rhin s'est maintenue au niveau de la région, mais pas chez tous les individus qui la composent. Plus qu'un fait individuel, elle s'est imposée comme un fait politique, mais sous la forme d'une coopération au sein de l'Europe des régions. C'est réconfortant, même si l'on constate un glissement de l'amitié de la sphère morale, humaine, à la sphère économique et politique. Car le souvenir des blessures subsiste.

Enfin, il faut s'interroger sur le bien fondé de l'enquête commencée en 2006. Pour les jeunes des années 2010, ces histoires sont celles de leurs arrière-grands-pères qu'ils n'ont en général pas connus. Pour les adultes d'aujourd'hui, écrit Lévi en 1986, « *les jeunes des années quatre-vingts, ce sont celles de leurs grands-pères : lointaines, effacées, « historiques ».* Ils sont harcelés par les problèmes actuels, différents et urgents » : le chômage, l'épuisement des ressources naturelles, la crise mondiale, l'avenir incertain de la planète, celui de nos pays (Levi 1989 : 195). Parler de cette époque constitue le risque – comme le craignait Primo Levi –, de paraître anachronique. Le paradoxe est que le sujet est à la fois trop ancien – pour les jeunes – et trop frais, trop sensible, pour l'historien professionnel ou amateur, trop lourd aussi pour lui à qui semble incomber le devoir de parler pour ses témoins. Les destins croisés des jeunes

gens de l'époque restés en Alsace ou réfugiés en zone libre constituent encore le sujet de bien des désaccords latents qui n'attendent qu'un mot pour se rallumer. Malgré cela, l'enquête, à peine commencée, a un caractère d'urgence. Comme leurs aînés directs, les jeunes scolarisés au collège ou au lycée entre 1940 et 1945 ont personnellement vécu, comme Yvette Bader, des événements aujourd'hui tellement incroyables que l'on peut se demander s'il est possible d'en parler.

1940

*Wir hatten alle viele glückliche Jahre in der Schule  
verbracht.*

*Da tobte plötzlich 1940 ein heftiger Sturm, mit dem  
Schlagwort: „Umschulung!“*

*Eine totale, innere Umstellung:*

*Umdenken,*

*Umlenken,*

*Umändern,*

*Umstürzen.*

*anders fühlen, anders empfinden!*

*Um diesen Umsturz zu vermeiden,*

*haben wir uns alle*

*in ein Gewand des Misstrauens,*

*des Schweigens, der Geduld*

*eingehüllt.*

*1945 legte sich der Sturm und wir kehrten – mit einer  
gewissen Würde – an unsere ehemaligen Stellen zurück.*

M. Forster, 11 janvier 2010

## Notes

<sup>1</sup> En août 1942, les Gauleiter d'Alsace et de Moselle (gouverneurs de la région au nom du Führer) ordonnent l'incorporation des Alsaciens, qui sont, selon le droit international, toujours des Français, mesure qui se traduira par l'incorporation de force de 130 000 Alsaciens et Mosellans (42 500 morts ou disparus et 32 000 blessés) (Riedweg, 2008 : 100).

<sup>2</sup> Cité et traduit dans (Bolatoglu, Morgen, Schlemminger, 2008 : 16).

<sup>3</sup> Die Zwangsumschulung der elsässischen Volksschullehrerinnen und Volksschullehrer während des zweiten Weltkriegs. Eine Studie zur Bildungspolitik und Schulpraxis in einem historisch belasteten Verhältnis (« Stage forcé de reconversion des instituteurs et institutrices alsaciens pendant la deuxième Guerre mondiale. Étude de la politique et des pratiques éducatives dans un contexte obéré par l'histoire »).

<sup>4</sup> Signé le 22 juin 1940 à Rethondes.

<sup>5</sup> L'enseignement de la Sütterlinschrift est abrogé le 1er septembre 1941.

<sup>6</sup> Une attestation délivrée sur place en témoignage, signée par le Schulungsleiter Beueler.

<sup>7</sup> École du quartier U, Mannheim étant répartie selon un plan géométrique en quartiers désignés par des lettres de l'alphabet.

<sup>8</sup> Marguerite Forster : Journal (1) et « Nos années de guerre », récit dactylographié et imprimé le 6.11.2004. 14 pages.

<sup>9</sup> N.S.D.A.P. = Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei. Parti national-socialiste des travailleurs allemands.

<sup>10</sup> Pour les distinguer des jeunes filles qui y vont parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement.

<sup>11</sup> Carnet petit format 10 /16 cm.

<sup>12</sup> du 9 au 26 septembre 1941 (cf. attestation 26. 09. 1941) : Attestation (Bescheinigung) de participation au stage (Lehrgang A/2) à la Gauschule Gaienhofen. Signée Gärtner, cosignée par la Lagerleiterin, Tilly Pfeiffer (9 au 26 septembre 1941).

<sup>13</sup> cf. ticket de la société des transports.

<sup>14</sup> Déclaration d'arrivée, carte de rapatriée : documents consultés et numérisés.

<sup>15</sup> Où se trouve aussi l'actuel aéroport international de Bâle – Mulhouse.

<sup>16</sup> Chalampe se trouve au sud d'Ottmarsheim, près d'un pont sur le Rhin.

<sup>17</sup> Dans le Sundgau, à la frontière linguistique, dans le triangle Altkirch-Belfort-Masevaux.

<sup>18</sup> Cf. le témoignage du directeur actuel de la Vicenti Grundschule, Herrn Werner Schmall, Rektor, et d'un ancien élève, Herrn Werner Kraft. Cette « zweizügige Volksschule » fonctionnait alors jusqu'à la 4ème année. „Der Übergang zum Gymnasium bzw. Realschule (damals Hindenburg Oberrealschule) erfolgte nach der vierten Klasse.“

<sup>19</sup> Format 15/21 cm.

<sup>20</sup> Le fameux « Cercle des victimes », comme l'ont nommé par dérision les Alsaciens frondeurs, en réalité un mouvement national-socialiste parallèle de quêtes publiques.

<sup>21</sup> Lettre adressée le 31 octobre 1946, au capitaine Quenzer, délégué à l'enseignement. En avril 1945, toutes les écoles ou presque sont fermées. Les autorités alliées d'occupation suspendent tous les enseignants allemands et conditionnent leur reprise de fonction à l'examen de leur dossier devant une commission de réhabilitation, (cf. Kuhn, 1995).

<sup>22</sup> Documents consultés au domicile d'A. Neff.

<sup>23</sup> Dans tous les cas, c'est le domicile actuel qui a été retenu.

<sup>24</sup> Toni S. explique dans sa lettre qu'elle a réussi à la faire acheminer par des tiers, les liaisons postales étant interrompues.

<sup>25</sup> « Bonjour » est entré dans la langue alsacienne, même au prix de déformation (« Buschurr »), et sous cette forme, il est perçu, comme d'autres mots (merci, bérêt, Barabli [parapluie]), comme un terme alsacien.

<sup>26</sup> Berg im nördlichen Schwarzwald auf der Gemarkung der Städte Baden-Baden und Gernsbach. Sommet de 668 m. d'altitude, au-dessus des communes de Baden-Baden et de Gernsbach, qui tient son nom d'une pierre votive élevée au dieu romain Mercure.

<sup>27</sup> Accord franco-allemand du 31 mars 1981. Cf. de la Fondation « Entente franco-allemande » : <http://www.fefa.fr/index.php?page=quiSommesNous/historique/accordFrancoAllemand>, consulté le 24 janvier 2009.

<sup>28</sup> En application de la convention ETAT/Fondation Entente franco-allemande, signée le 17/07/2008 à Strasbourg.

## Bibliographie

Aron-Schnapper, D. et Hanet, D. 1980. « D'Hérodote au magnétophone : sources orales et archives orales. » *Annales ESC - Économie, Sociétés, Civilisations*, 35<sup>ème</sup> année, n° 1 janvier-février. p. 183-199. Paris : A. Colin.

Bayer, R. 1994 : « Umschulung-Recyclage . Des enseignants alsaciens durant l'annexion de fait (1940-1945). » Soultz-sous Forêts : *L'Outre-Forêt* 85/1994, p. 5-6. Revue d'histoire de l'Alsace du Nord.

Bolatoglu, M., Morgen, D., Schlemminger, G. 2008. *1940-1950. Umschulung et réintégration. Parcours d'instituteurs alsaciens, de la reconversion obligatoire au retour dans l'éducation nationale*. Colmar : Jérôme Do Bentzinger éditeur.

Bopp, M.-J. 2004. *Ma ville à l'heure nazie : Colmar 1940-45*. Strasbourg : La Nuée Bleue. Édition établie par Nicolas Stoskopf et Marie-Claire Vitoux, avec avant-propos, notes et notices bibliographiques.

Fuchs J. 2007. *Toujours prêts. Scoutisme et mouvements de jeunesse en Alsace 1918-1970*. Strasbourg : La Nuée Bleue.

Grandjonn, M. 2004. *Le temps d'apprendre à vivre. 1939-1945. Une école normale alsacienne réfugiée en zone libre*. Paris : L'Harmattan.

Igersheim, F., avec la collaboration de Baas, G. 2008. *Les Carrefours des Tilleuls. Jeune Alsace résistante*. Suivi de : Émile Baas. *Notre aveugle avant guerre. Les lettres à Materne*. Strasbourg : Publications de la Société savante d'Alsace, Collection « Recherches et documents », tome 79.

Joutard, Ph. 1983. *Ces voix qui nous viennent du passé*. Collection Le temps et les hommes. Paris : Hachette. 268 p.

Kettenacker, L. 1978 : « La politique de nazification en Alsace. 2ème partie ». In : *Saisons d'Alsace* 67/1978, p. 9-153. Strasbourg : La Nuée Bleue.

Kretz, P. 2009. *Le gardien des âmes*. Strasbourg : La Nuée Bleue.

Kuhn, F. 1995. « Leben nach ordre. Die deutsche Südwestecke unter französischer Besatzung 1945-1948 in den Lage- und Stimmungsberichten von Friedrich Kuhn ». Récit publié par Wolfgang Bocks et Manfred Bosch. *Rheinfelder Geschichtsblätter*, n° 5, 1995. Strasbourg : La Nuée Bleue.

Laugel, N. 2009 *Nous resterons Français. 1939-1945. Regards croisés d'Alsace et de Moselle*. Colmar : Jérôme Do Bentzinger Éditeur.

D. Levi, P.1989. *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz / I sommersi et i salvati*. Torino : Einaudi, 1986. Traduit de l'italien par André Maugé. NRF. Gallimard.

Peneff, J. 1990. *La méthode biographique : de l'école de Chicago à l'histoire orale*. Paris : Armand Colin.

Philipps, E. 1992. « Umschulung, mode d'emploi ». In : *Saisons d'Alsace* 117/1992. Strasbourg. p. 159-171.

Philipps, E. 1993, réédité en 2001. *Une tragédie pour l'Alsace. La dictature nazie et l'incorporation de force*. Strasbourg : Éditions Salde et Media.

Pollack, M. 1990. *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris : Métailié.

Raphaël, F. 1980. « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale. » *Annales ESC - Économie, Sociétés, Civilisations*, 35<sup>ème</sup> année, n°1 janvier-février, p. 127-145. Paris : A. Colin.

Riedweg, E. 1995. *Les Malgré-nous. Histoire de l'incorporation de force des Alsaciens et Mosellans dans l'armée allemande*. Mulhouse : Éditions du Rhin.

Silberer, G. 1988. « Kleine Geschichte der Lehrerbildung in Karlsruhe. » In : *karlsruher pädagogischer beiträge* 17/1988, p. 7-62. Pädagogische Hochschule Karlsruhe.

Tillion, G. 2000. *Il était une fois l'ethnographie*. Paris : Seuil. Collection Points Essais.

T.O.B. (Traduction oecuménique de la Bible) 2004. *La Bible, traduction oecuménique*. Paris : Éditions du Cerf.

Vonau, J-L. 2005. *L'épuration en Alsace : la face méconnue de la Libération 1944-1953*; Préf. d'Alphonse Irjud. Strasbourg : Editions du Rhin.

Wagner, L. 2005. *Mes écoles de guerre 1939-1945*. Colmar : Éditions Jérôme Do Bentzinger.

Waller, R. 1996. *Les lampions de 36, mémoires d'un fils d'ouvrier*. Nice : Éditions du Losange.